



Têtes d'affiche

Gros plan

SON PIÈGE À FILLES

Au tournant des années 70, de façon boulimique, le poète Gerard Petrus Fieret a saisi les femmes et inventé le « selfie ». De la photo gentiment anar.

C'est un curieux personnage, méconnu en France qui est, cet été, l'invité du Bal. Au rez-de-chaussée, quelques images et un court film, montrant Gerard Petrus Fieret à l'œuvre, servent de présentation. Mais c'est au sous-sol, grâce à la scénographie de Cyril Delhomme et à l'agencement des cimaises en labyrinthe, que l'on mesure l'originalité de la production artistique du Néerlandais. Car l'imposante œuvre du bonhomme, qui se déclare être un « fotograficus », autrement dit, un « homme photographique », n'est pas de celle qu'on accroche chronologiquement au mur. Pendant une dizaine d'années (1965-1975), Gerard Petrus Fieret a enregistré avec boulimie d'infimes détails de sa vie : le paquet qui arrive de la poste, son linge sale, une devanture de boutique, un cendrier. Tout. Et aussi les femmes. Celles qu'il aperçoit dans la rue et dont il cadre les mollets, la silhouette. Et puis les autres, celles qu'il aborde et invite chez lui, dans son capharnaüm, où traînent, au milieu d'un désordre indescriptible, une guitare, des flûtes de pan, ses premiers dessins au fusain, ses autoportraits et, bien sûr, des images de dames. Aucune pornographie n'apparaît à la surface des papiers (souvent périmés), qui ont subi solarisation, superposition de négatifs, recadrage sur une partie du corps. Non, car

- 1924**
Naissance à La Haye
- 1939**
Il suit des cours du soir aux Beaux-Arts
- 1943**
Travaux forcés en Allemagne
- 1973**
Edition d'un recueil de poèmes.
- 2004**
Le Fotomuseum Den Haag lui consacre une exposition retrospective.
- 2009**
Décès à La Haye.

Dans la rue, chez lui, entre 1965 et 1975, Gerard Petrus Fieret prend en photo les femmes de son entourage. A sa mort, elles témoignent leur affection pour lui, le poète devenu marginal

il s'agit plutôt, lors de ces séances, d'une parade amoureuse. Consentants, les modèles se dénudent, ou pas, prennent une pose académique ou encore se rapprochent tendrement du photographe, qui saisit alors son retardateur pour un « selfie ». A chacune d'elle, il enverra une lettre d'amour, avec toujours les mêmes mots. Si cette accumulation effrénée révèle une pathologie obsessionnelle, elle atteste aussi d'une quête d'absolu qui, tant qu'elle n'aura pas été atteinte, condamne Fieret à photographier. « *Je veux tout embrasser*, écrit-il. *Il n'y a pas de photos ratées.* » Enregistrer les beaux visages, les seins des femmes, comme pour se souvenir et renforcer le bonheur de ces moments passés.

Un beau matin, celui qui déclare : « *Je ne suis pas un photographe. Je ne suis même pas un artiste. [...] Je trouve le mot "artiste" trop restrictif* » arrête la photographie pour revenir à ses premières amours : la poésie. A partir des années 80, Gerard Petrus Fieret fait don à plusieurs institutions hollandaises d'une importante partie de sa collection, qu'il tamponne et signe, qu'il tague, pourrait-on même dire, tant ces marques graphiques occupent le tirage. Sa reconnaissance internationale date de cette époque. Mais des troubles psychiatriques le rendent paranoïaque et l'isolent : il est connu pour nourrir les pigeons et jouer de la flûte dans les rues de La Haye. A sa mort, on retrouvera cachés dans des bidons des milliers de négatifs, protégés de l'oubli.

— **Frédérique Chapuis**

| « Gerard Petrus Fieret » | Jusqu'au 28 août | Mer 12h-21h, jeu 12h-22h, ven 12h-20h, sam. 11h-20h, dim. 11h-19h | Le Bal, 6, impasse de la Défense, 18^e | 4-6€

